

LA SCOLARISATION

C.Molina

Blida faisait partie des villes qui avaient toutes les qualités requises pour former un centre culturel. Sa position géographique au sein même de la plaine de la Mitijda, son débouché des Hauts Plateaux, la grandeur de la ville elle-même avec ses 60.000 habitants la désignait pour jouer le rôle de ville universitaire, ou presque.

Tous les stades de l'enseignement étaient représentés. Ecoles maternelles, certes, mais aussi écoles de premier degré qui nous amenaient jusqu'au certificat d'étude, puis lycée ou cours complémentaires prenaient le relais et nous transportaient jusqu'au Brevet d'études puis au Bac. Toutes les spécialités majeures se faisaient à Alger, à Oran. Parallèlement se déroulait aussi une scolarisation professionnelle. Elle permettait aux élèves d'obtenir le Brevet Professionnel en différentes sections telles que le travail du fer, du bois, et même dans la motorisation des véhicules. Ces enseignements se complétaient par plusieurs écoles libres (école des sœurs, école Pigier etc.), par des écoles privées à caractère professionnel tels que des écoles de sténodactylo, des écoles de coupes et coutures, des écoles d'art (la poterie).

Ces écoles étaient le véritable creuset de l'union qui régnait dans ce territoire. Nous étions tous mélangés, sans distinction de race, de religion ou de fortune. Les Arabes étaient assis à côté des Juifs, les Mozabites à côté des européens, formés eux-mêmes d'Italiens, d'Espagnols, de Maltais, d'Arméniens etc... Il n'y avait qu'un seul dénominateur commun, l'instruction des masses. Jamais nous n'avons eu à l'esprit une quelconque distinction d'origine raciale.

J'ai commencé ma scolarité à l'école maternelle dite de «l'Orangerie» (ancienne école Cormary). Cette première expérience

scolaire me familiarisa avec la société. Les enfants qui étaient avec moi me suivirent, pour la plus part, tout au long de ma scolarité.

La maternelle passée, je fus inscrit à l'Ecole Bonnier, située relativement près de chez nous. Je devais y rester jusqu'à l'obtention de Brevet d'Etudes du Premier Cycle. Ma première maîtresse d'école se nommait elle- aussi, Madame Bonnier. Je me souviens très bien d'elle malgré mon jeune âge. Je garde le souvenir d'une personne petite, brune, très brune même, fluette mais terriblement aimable et douce avec les enfants que nous étions. Par la suite je devais poursuivre ma scolarité avec madame Mojica, madame Reynaud, madame Saval, monsieur Zémori et monsieur Asenci qui nous préparait à l'entrée en sixième.

Ceux qui étaient admis à l'entrée en sixième évitaient d'aller en classe de fin d'étude, chez monsieur Mazini, qui préparait au Certificat d'Etudes Primaires. Les élèves ayant obtenu ce diplôme allait pour la plupart dans une école professionnelle. Je dois vous dire que l'ambiance chez «le père Mazini» était particulière. Il avait affaire à des gaillards de 14 ans, sortis de la guerre, qui n'avaient pas froid aux yeux. Lui non plus d'ailleurs! On marchait chez lui à coup de trique et les parents oubliaient de se plaindre en voyant les résultats de fin d'année. La réussite était totale chaque année. Si par malheur un ou deux élèves ne réussissaient pas en juin à obtenir leur diplôme, ils étaient obligés de venir à l'école pendant les trois mois de vacances pour se remettre à niveau et repasser à nouveau, en Octobre, l'examen raté. C'était la session de rattrapage! Présence obligatoire. Résultats: c'était un sans faute à chaque examen! Je me souviens que dans cette classe le chant était obligatoire. Il y avait une épreuve de chant au certificat. Le vendredi après-midi, monsieur Mazini descendait son banjo (Il habitait au premier étage de l'école). Cette mandoline ronde aux sons métalliques si particuliers avait sa place dans la classe cette après-midi là. Les élèves défilaient au tableau et devaient chanter, en solo s'il vous plaît, les chansons prévues au répertoire du CEP. Une «douce musique» caractérisée par les accents caractéristiques du banjo qui les accompagnait. Je n'ai jamais été chez monsieur Mazini, mais à force d'entendre ces airs,

qui nous arrivaient par les fenêtres grandes ouvertes ainsi que les portes, Je connaissais le programme par cœur. Il m'arrivait même de chantonner en classe. Je n'étais interrompu que par une grande claque de Monsieur Ascenci que je n'avais pas vu arrivé! Pourtant «Barcarolle» et bien d'autres chansons sont toujours à mon répertoire. Je les ai apprises ainsi.

De là, mon parcours scolaire me dirigea vers la sixième et se termina dans cette école par l'obtention du Brevet Elémentaire du Premiers Cycle.

Si dans les «petites classes» certains maîtres ou maîtresses faisaient trembler les garnements que nous étions, il n'en était pas de même au cours complémentaire. Quatre professeurs, issus du corps des instituteurs, faisaient régner le calme, chacun à sa manière, mais toujours avec une main de fer. Ils ne sortaient pas des grandes écoles et n'étaient pas non plus des professeurs agrégés, mais ils avaient une connaissance du terrain, des enfants, une pédagogie digne des plus grands. Ils avaient surtout le vouloir de nous voir réussir et mettaient tout leur savoir à notre disposition. Ils avaient la foi et formaient une vraie équipe, soudée, se partageant les tâches, les responsabilités et n'avaient qu'un objectif, l'examen final. J'ai eu comme enseignants, madame Bloget en Anglais, monsieur Brocard en Sciences et Géographie, monsieur Roberto en Français, monsieur Saci en Arabe, monsieur Schlappi en Maths et éducation Civique et enfin monsieur Deschamps comme professeur d'éducation Physique. Quelle fine équipe, quelle conscience professionnelle, quel courage dans leur travail et que de remerciements nous leurs devons! Chacun dans sa spécialité savait captiver ses élèves, savaient aussi glisser une boutade pour déridier la classe mais ramenaient le calme aussitôt. Grâce à leur engagement professionnel, je peux vous dire que sur quarante élèves présentés au BEPC (tous étaient présentés à l'examen) la réussite était totale, entre la session de Juin et le rattrapage d'Octobre. Pour assurer cette réussite, pendant l'année de 3^{ième}, année du brevet, nous étions obligés de venir en classe, tous les jours, dès 7 heures du matin! Nous recevions GRATUITEMENT, un cours de maths, puis un cours de géographie, puis un cours

de français etc... Toutes les matières étaient ainsi représentées. Nous avons la chance d'avoir des maîtres disponibles. Nous étions par contre obligés d'assister à ces cours de «mise à niveau». L'étude du soir était comme celle du matin. Au lieu de sortir à quatre heures nous restions une heure de plus toujours sous surveillance de nos chers professeurs! Une espèce de boulimie du savoir s'emparait de nous et cela grâce à eux! Vous comprenez maintenant la réussite à cent pour cent!

Je ne peux pas vous dire tout le bien que je pense de ces enseignants! J'ai pu en retrouver certain bien longtemps après notre départ en métropole. J'ai accompagné monsieur Schlappi à sa dernière demeure et aujourd'hui encore je communique avec monsieur Brocard, qui se trouve à Chalons sur Marne. Il me surnomme «le fidèle». Je leur dois bien cette petite reconnaissance! Sans eux nous n'aurions certainement pas réussi aussi bien dans la vie. Certains de mes amis ont eu de très bonnes situations. Je n'en connais pas qui n'ont pas réussi. Que ces quelques lignes soient le témoignage de notre reconnaissance.

J'ai des souvenirs divers du passage à l'école Bonnier. J'y ai connu la guerre. Les troupes allemandes étaient arrivées jusqu'à Bougie, la délégation diplomatique allemande était installée à Alger. Les troupes alliées, qui combattaient sur le front Est de l'Algérie, avaient un nombre impressionnant de blessés. Les hôpitaux étaient pleins. L'école Supérieure des filles avait été transformée en hôpital. Un hôpital vite plein. Il fallait trouver une annexe à cet ensemble: on choisit de réquisitionner la moitié de l'école Bonnier que l'on transforma en hôpital annexe. Les classes reçurent des lits en remplacement des tables et les élèves me direz-vous? Ils furent simplement conviés à faire la classe en plein air, assis dans les ronds d'arbres, dans la cour! Nos genoux nous servaient de table. La journée se passait sous la surveillance de personnes de bonne volonté qui étaient venues là pour nous encadrer, nos maîtres avaient été mobilisés. S'il pleuvait, nous nous mettions sous le préau à l'abri de la pluie, tous en ligne, la classe continuait. Nous apercevions les

militaires blessés, surtout des plâtres. Certains marchaient dans la cour pour se défouler, ils devaient en avoir assez d'être confinés dans leur salles de repos!

Je me souviens aussi que pendant cette période, un drapeau tricolore avait été dressé dans la cour. Le mât s'élevait fièrement vers les cieux. Il nous paraissait grand comparé à nos tailles d'enfants. Il y avait une finalité à la mise en place de ce mât: tous les jours, nous assistions à la levée et à la descente des couleurs. On avait appris des chants patriotiques. Nous devions les chanter tout au long des cérémonies. Madame Lisette Vincent, enseignante, fervent membre et très engagée au Parti Communiste Français, nous enseigna le chant des partisans. Nous étions tous réunis élèves et enseignants. Elle était montée sur une chaise et chantait chaque couplet que nous devions reprendre en chœur. Elle battait la mesure d'une main, tenant dans l'autre une feuille manuscrite sur laquelle était écrits tous les couplets. J'étais aussi surpris de voir son pied droit battre la cadence bien que la position sur la chaise n'était pas particulièrement adaptée! On rabâchait chaque couplet plusieurs fois jusqu'à le connaître par cœur. Venait ensuite le refrain. Je me souviens que le plus difficile était le dernier couplet qui se siffle et ne se chante pas! Combien d'enfants n'arrivaient pas à siffler. En se regardant ils arrivaient même à se sourire, voire à rire vraiment! Alors, notre chef d'orchestre prenait une véritable colère que je comprends très bien maintenant mais qui nous paraissait démesurée. Nous étions enfants! Pour bien faire, il fallait regarder le bout de ses souliers, car pour beaucoup le souffle sortait sans aucun son pour l'accompagner. Les enfants riaient nerveusement, le chef d'orchestre et les enseignants trépignaient incapables à faire revenir le calme, l'on nous accordait les «circonstances atténuantes»!

Pendant cette période de guerre, Madame Soler, notre brave concierge, diluait dans une grande lessiveuse du lait en poudre qui nous était destiné Elle le faisait chauffer et nous défilions devant elle, assistée d'une aide . Nous avions droit chacun à un quart de lait, non sucré, que nous dégustions assis autour des robiniers de la cour de récréation. Ce rituel était quotidien. Chaque enfant avait ou devait

amener avec lui son quart. Il y en avait de toutes formes, mais tous en fer pour ne pas les casser!

Face à l'école, de l'autre côté de la route, la municipalité avait fait creuser des tranchées profondes d'environ deux mètres. Elles étaient sensées nous abriter en cas d'attaques aériennes. Nous nous sommes souvent amusés à sauter d'un côté à l'autre de ces tranchées. Elles n'ont jamais servi, grâce à Dieu!

Nous avions là une école formidable. En sport, monsieur Deschamps nous mettait à toutes les sauces. Nous n'étions que très peu à avoir atteint un niveau acceptable pour participer aux compétitions intra régionales, puis aux championnats d'Algérie qui devaient ouvrir la porte aux championnats de France! Dans notre «petit cour complémentaire», nous faisons pratiquement tous les sports de l'époque comme volley, foot, basket, épreuves d'athlétisme, et même de la boxe lorsqu'il pleuvait trop et que nous étions enfermés dans notre local vestiaire! Nous avons de nombreux titres élogieux. Ils venaient conforter notre envie de nous battre. Personnellement je fus à deux reprises champion d'Algérie de 750 mètres minimes et du 1000 mètres cadet! J'arrivais à sauter sans pointes (nous n'avions que des espadrilles!) 1 mètre⁷⁵, plus haut que ma personne! J'ai eu la joie aussi de remporter à quatre reprises un cross qui se déroulait dans Blida et qui était patronné par le journal local; c'était «la coupe du Tell». Pendant quatre années j'ai donc remporté ce cross suivi toujours pendant quatre années par un ami arabe, Ouser, qui devint d'ailleurs par la suite un excellent footballeur dans l'équipe musulmane de Blida: l'USMB.

Je voudrais au moment où je vous parle de sport vous donner les paroles de deux chansons qui faisaient fureur dans nos rangs de sportifs. La première concernait le cours complémentaire du Boulevard Bonnier, sous la houlette de monsieur Deschamps déjà cité et qui nous avait appris une chanson écrite sur l'air de «De bon matin, j'ai rencontré le train, de trois grands rois ...» air connu de tous. Il avait adapté d'autres paroles et voici ce que cela donnait:

«Avec entrain, toujours sur les terrains

A S E B fait briller la province
Avec entrain, toujours sur les terrains,
A S E B marche vers son destin
Souples et forts, athlètes du sport
Nos concurrents sont toujours des camarades
Souples et forts, athlètes du sport,
Nous ne luttons que par goût de l'effort!»

La seconde chanson concernait le club musulman l' U S M B Ce chant avait souvent des paroles parfois inintelligibles pour tous ceux qui ne font pas l'effort de retrouver le mot exact en français!

«Aïe, Aïe, Aïe quelle est jolie, la couleur de l'USMB

Vert et blanc sur les côtés, la meilleur du monde entier (bis)

Le car blidéenne, markif qui fache men, (traduire: il y en a pas d'autres comme lui)

Il marche au gazaugène, au gazaugène, au gazaugène
(propulsion par chaudière au bois

Ca c'est le car blidéenne!

Et youpi doulouden, y den (bis)

C'était un mélange de français déformé auquel se mêlaient des mots d'arabe voire même des mots d'américains, car n'oubliez pas, l'Algérie était une tête de pont pour les armées tant françaises qu'alliées. Les américains aimaient former des rassemblements «de cireurs de chaussures» plus connus sous le nom de «chouchens». Ils aimaient les faire défiler, et chanter pour quelques pièces distribuées à la fin de la représentation». Tout le monde trouvait son compte. Nous en reparlerons plus avant.

Voilà ce que l'on peut dire de notre scolarité. Je me permets d'insister sur un fait: la scolarité était ouverte à tous, enfants de toutes confessions. Je n'ai jamais connu une discrimination de quelque sorte que se soit. Nous étions vraiment des amis, je pourrais presque dire des frères. Je ne souviens avoir été chez mes amis Bettahar Boualem, chez Hamza et d'autres, comme ils sont venus chez moi.

Nous avons toujours été bien reçus, et la réciproque était vraie. Qu'a-t-il bien pu se passer dans la tête des hommes pour réussir à briser un tel lien d'amitié entre ces communautés, pauvres de surcroît, qui ne demandaient qu'une seule chose: vivre en paix! Je pense que la politique et la religion (lorsqu'elles sont trop envahissantes) sont deux maux auxquels on ne peut même pas trouver de parade, surtout si le fanatisme s'en mêle!

Souvent je repense à cette période. Souvent je me demande ce que sont devenus mes amis d'antan. Je suis retourné après vingt années d'absence: seul Bettahar Boualem, qui était secrétaire d'état à la santé, m'a fait l'immense plaisir de venir me voir tous les jours. Les autres avaient «tourné» la page de l'histoire!